

La question de la motivation du signe. Le morphème [a] en italien et en espagnol

SOPHIE SAFFI et STÉPHANE PAGÈS
CAER EA 854
Université d'Aix-Marseille, France

Résumé

De l'avis de Maurice Toussaint, que nous partageons, le signe linguistique est motivé. Nous illustrons, avec divers emplois de [a] en italien et en espagnol, que tout morphème comprenant [a] présente les traits [dissociation] et [éloignement] et qu'il s'agit là d'une tendance prégnante dans le système des deux langues. Nous mettons en lumière la logique d'emploi, dans ces deux langues, du phonème [a] au sein de leur système vocalique respectif. Nous soulignons le lien entre des emplois spatiaux où [a] porte l'information [étendu] (*vs* [ponctuel]) et des emplois pour des signifiants morphologiques verbaux s'appuyant sur une division spécifique de l'espace oral.

Mots-clés : motivation, phonème, morphème, italien, espagnol.

Abstract

In the opinion of Maurice Toussaint, shared by us, the linguistic sign is motivated. We illustrate with various uses of [a] in Italian and Spanish, that any morpheme including [a] has the features [dissociation] and [distance] and that this is a trend pervasive in the system of both languages. We highlight the logic of the use of the phoneme [a] in these two languages in the context of their respective vowel system. We emphasize the link between spacial uses where [a] carries the [extended] (*vs* [punctual]) information and uses for verbal morphology signifiers based on a specific division of the oral space.

Keywords: motivation, phoneme, morpheme, Italian, Spanish.

0. Introduction

Pour Ferdinand de Saussure le signifiant n'est pas un son, n'est pas une chose mais le résultat de relations d'opposition. La manipulation de ces relations par la pensée suppose l'existence préalable du souvenir d'une image acoustique¹. À notre avis², l'existence de ces objets abstraits est rendue possible par le recours aux moyens

¹ Saussure, 1979 : 164.

² Saffi, 2005.

sensoriels et aux émotions que nous avons plaquées sur les informations que nous envoient nos sens depuis la vie fœtale. Ce qui associe le signifiant et le signifié, ce qui les rapproche, ce qu'ils ont en commun au point d'être les deux faces indissociables du signe, c'est ce recours au sensoriel : le son – ou, pour être plus précis, l'image acoustique du son – et le sens n'existent que dans leurs relations de référence aux sensations corporelles. « Le choix d'une anthropologie du langage résolument matérialiste » a conduit Lafont, fondateur de la praxématique, à remplacer le signe saussurien par « le praxème, unité de praxis signifiante habitée non par un signifié, mais par une puissance à signifier [...] »³. Tout comme un mot-en-puissance en langue n'interviendra en discours que comme mot-en-effet, cas particulier matérialisant une des multiples possibilités contenues virtuellement dans le mot-en-puissance, le phonème-en-puissance entre comme phonème-en-effet dans la composition des monèmes. Pour Guillaume, « une distinction [...] importante, et restée [...] inaperçue, est celle du signifié de puissance attaché en permanence dans la langue au signe (qui en devient un signifiant) et du signifié d'effet dont le signe se charge momentanément, par l'emploi qui en est fait, dans le discours »⁴. Joly souligne que le signe, au sens guillaumien (soit le signifiant saussurien), est le médiateur entre le signifié de puissance et le signifié d'effet (signifié de puissance → signe → signifié d'effet)⁵, le signifiant (saussurien) correspondant à la soudure psychique du signifié de puissance et du signe⁶. De l'avis de Maurice Toussaint que nous partageons, le signe linguistique est motivé. Le signifiant guillaumien (soit le signe saussurien) incarne cette motivation par le lien sensori-moteur qui accompagne l'articulation du phonème en puissance. Cependant, la recherche des traces de cette motivation dans le discours doit absolument tenir compte du fait important que, au-delà du signifié de puissance, tout est combinatoire et donc éloignement de la motivation première. Nous aborderons ici les liens entre son et sens, en l'illustrant avec des emplois morphosyntaxiques du phonème [a] et de la hiérarchie vocalique en italien et en espagnol.

Les progrès et des découvertes en neurophysiologie, neuropsychologie et neurolinguistique permettent de relancer à nouveau le débat sur l'arbitraire ou la motivation du signe, en fournissant des résultats qui plaident en faveur de cette dernière⁷. Nous voilà maintenant en mesure de faire le pas vers la motivation du signe et d'appliquer le conseil de Maurice Toussaint, qui affirme que le problème de la nature du signe doit être posé autrement : « nous n'avons plus à nous demander si le signe est non arbitraire, mais comment il est analogique »⁸. Les mouvements, que nous

³ Lafont, 2004 : 7.

⁴ Guillaume, 1984 : 242.

⁵ Boone et Joly, 1996 : 382-383.

⁶ Guillaume, 1984 ; Boone et Joly, 1996 : 383, 404.

⁷ Rizzolatti et Sinigaglia, 2008 ; Berthoz, 1997 : 27 ; Janet, 1935 : 54 ; Sato, 2004 : 125-127. Pour une présentation synthétique : Saffi, 2010 : 133-155.

⁸ Toussaint, 1981 : 271.

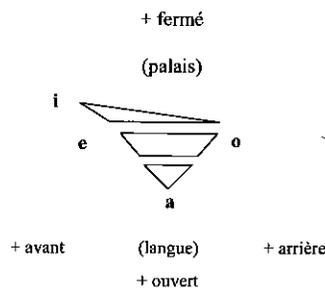
considérons – en accord avec Rocchetti⁹, Bottineau¹⁰, Nobile¹¹ – comme des sens premiers, sont associés à des sons sur la base de leur articulation. Le locuteur appréhende une notion en la nommant, le langage lui sert à la localiser virtuellement, c'est-à-dire à effectuer le simulacre des mouvements qui lui permettent d'atteindre une création, une définition. Nous l'illustrerons avec divers emplois de [a] dans deux langues romanes.

1. Emplois du morphème [a] en italien

1.1. Genre et nombre dans les désinences nominales

Rocchetti a montré, dès les années 1980, l'orientation des marques du pluriel, sur la direction du flux respiratoire de l'expiration. Les marques du genre ne se distribuent pas uniquement selon le critère d'antériorité mais aussi selon le degré d'aperture¹². Ainsi, comme l'illustre le schéma suivant¹³, [a], la voyelle la plus ouverte occupant l'un des sommets du triangle, correspond au premier temps de la conception du genre et à la désinence du féminin singulier (*la casa* « la maison »). Elle correspond aussi au premier temps de la conception du nombre avec la marque du pluriel interne quand elle vient compléter un article féminin pluriel (*le mura* « la muraille, les remparts »). Les formes morphologiques du genre et du nombre italiens sont l'expression d'une organisation de l'espace buccal à la fois arrière / avant et ouvert / fermé ayant la forme d'un triangle dont la pointe est occupée par le masculin singulier isolé de la dynamique féminine allant du singulier au pluriel (a → e → i).

Vocalisme du genre et du nombre italiens



Hierarchie vocalique du genre et du nombre en italien

avant i ← e — a — o arrière

⁹ Rocchetti, 1980 : 536-541.

¹⁰ Bottineau, 2003.

¹¹ Nobile, 2003 et 2008.

¹² Rocchetti, 1980.

¹³ Les schémas de cette partie sont tirés de Saffi, 2010 : 172.

1.2. Voyelles thématiques dans les désinences verbales

Ces trois voyelles sont aussi utilisées pour distinguer les groupes verbaux. Les voyelles thématiques renseignent sur la position occupée par le sémantème en fonction de : [i] l'antériorité, [a] la non antériorité, [e] la neutralité par rapport à ce critère. Comparons les verbes des groupes de conjugaison en *-are* et *-ire* : *andare / venire, arrivare / partire, entrare / uscire, cominciare / finire*, etc. Dans tous ces cas, la forme en *-a-* ne nécessite aucune antériorité : *andare, arrivare* et *entrare* sont des actions dont on ne précise pas le point de départ et qui sont tournées vers leur terme. Au contraire, *venire, partire* et *uscire* supposent un mouvement ayant un point de départ. Quant à *finire*, il postule l'antériorité de *cominciare*. Les verbes de la conjugaison en *-ire* traduisent dans ces couples verbaux une étape qui vient nécessairement après celle des verbes en *-are*. On peut aussi sentir cette nécessité dans le cas de verbes isolés : *dormire* et *morire* s'opposent respectivement à l'état de veille et à celui de vie, qui les précèdent. Il en est de même pour les verbes qui indiquent une évolution progressive, notamment le verbe *divenire* : chaque instant s'ajoute à ceux qui précèdent pour mener un peu plus vers le terme. Mais on peut aussi prendre pour base non plus le verbe dans son déroulement, mais une forme qui indique que le verbe a épuisé son devenir, la forme en *-a-* s'impose alors : *diventare*. De même, on emploie *arrossire* lorsque le visage d'une personne prend de plus en plus une coloration rouge : chaque instant suppose tous ceux qui précèdent. En revanche, *arrossare* signifie plutôt passer du rouge sur quelque chose, c'est-à-dire faire devenir rouge sans stades intermédiaires nécessaires. Le sens du verbe influence donc l'utilisation de la voyelle dans la désinence de l'infinitif. Les verbes porteurs d'une notion ne nécessitant aucune antériorité posée appartenant au groupe en *-are*, les verbes porteurs d'une notion postulant une antériorité appartenant au groupe en *-ire*, les verbes porteurs d'une notion ne se distribuant pas sur cette dichotomie appartenant au groupe en *-ere*. La position des trois voyelles a / e / i sur la hiérarchie vocale motive cette distribution : pour atteindre [i] il faut antérieurement passer par [a] et [e] ; [a], occupant la première des trois positions, ouvre ce mouvement de pensée par son apparition ; [e], par sa position intermédiaire, évite de prendre parti.

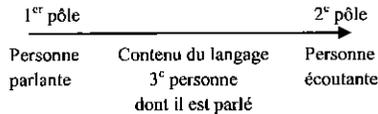
1.3. Information de personne verbale

Le morphème [a] s'insère également dans une logique d'emploi du système vocalique pour la morphologie liée à la représentation de la personne au sein des désinences verbales. La désinence de 3^e pers. sg., aux temps *imperfectum* du mode indicatif, est représentée par les voyelles intermédiaires *-a* et *-e* (imparfait *cantava* « il chantait », *finiva* « il finissait », *temeva* « il craignait » ; présent *canta* « il chante », *finisce* « il finit », *teme* « il craint » ; futur *canterà* « il chantera », *finirà* « il finira », *temerà* « il craindra »)¹⁴.

¹⁴ Pour la systématique des désinences des temps *perfectum* du subjonctif et de l'indicatif italiens, voir : Saffi, à paraître 2014.

Ainsi, l'espace buccal s'organise selon un critère arrière / avant, l'intériorité représentant le locuteur, l'extériorité l'interlocuteur, l'espace intermédiaire la personne délocutée objet de leur discours.

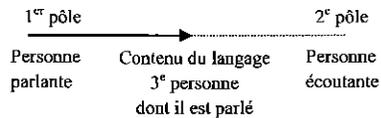
Les deux pôles de l'axe de l'Acte de langage



Vocalisme de la 1^{re} et 2^e personnes en italien



Saisie anticipée de la visée de l'interlocuteur sur l'axe de l'Acte de langage



Vocalisme de la 3^e personne en italien



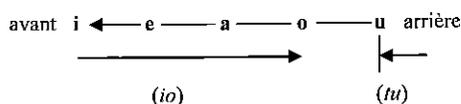
Si on pose l'hypothèse que l'information de la personne délocutée se cumule avec l'information de non antériorité portée par la voyelle thématique de l'infinitif des verbes du 1^{er} groupe, la saisie sera très anticipée (-a). Et elle sera moins anticipée (-e) quand la désinence n'intègre pas cette information, qu'elle soit opposée à cette information (verbes du groupe à infinitif en -ire) ou neutre par rapport à cette dichotomie (verbes du groupe à infinitif en -ere).

En italien, une partie de l'information de personne peut être antéposée dans des pronoms sujets. Leur emploi se développe en italien ancien, tant que la désinence verbale de la 1^{re} pers. n'est pas stabilisée en -o, notamment à l'imparfait (on peut lire chez Boccace¹⁵ : *io lavorava, io credeva, io era*). Cette distribution correspondait à une complémentarité informationnelle du pronom et de la désinence pour l'agentivité du sujet (*io* + -o = actif, *io* + -a = moyen). En italien contemporain, l'emploi des pronoms sujets a périclité, sauf pour les marques de courtoisie (*Lei*) et au subjonctif, dont les désinences ne distinguent pas toutes les personnes (*Bisogna che io* [tu, lui,

¹⁵ Boccaccio, G., *Decamerone*, III, 1 <<http://www.liberliber.it/>>.

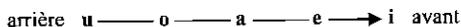
Lei *sia*... « Il faut que je [tu, il, vous] sois [soit, soyez]... »)¹⁶. Le schéma suivant illustre la distribution des pronoms sujets de 1^{re} et 2^e pers. sur la hiérarchie vocalique.

Pronoms de 1^{re} et 2^e personnes



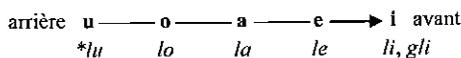
Les pronoms de 3^e pers. viennent compléter le paradigme des personnes simples en utilisant toutes les positions de la hiérarchie vocalique. Sur la base de la consonne latérale [l], la morphologie vocalique se construit en deux étapes successives. Une première morphologie vocalique se distribue sur la hiérarchie vocalique, toutes les positions (excepté la position initiale occupée par [u]) sont retenues pour systématiser les pronoms atones (fonction objet) (*lo*, *la*, *le*, *li* et *gli*). Dans une seconde étape, l'adjonction d'une deuxième syllabe à ce système premier permet de systématiser les pronoms toniques (fonction sujet) : *lu(i)*, *lo(ro)*, *le(i)*. Il en résulte que le vocalisme du pronom sujet de 3^e pers. masc. parcourt la hiérarchie vocalique dans sa totalité de [u] à [i]. Ce qui corrobore la position du masculin comme seconde étape de la conception du genre : pour connaître l'entier du parcours il faut en être l'aboutissement. On remarquera que la construction en deux étapes des pronoms de 3^e pers. montre l'élaboration psychique d'une personne animée mais délocutée à partir d'un objet, ce qu'elle est en tant qu'objet du discours.

Hiérarchie vocalique de l'italien

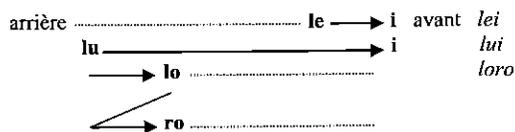


Vocalisme de la 3^e personne

pronoms atones :



pronoms toniques :



¹⁶ À l'oral, le renforcement incite à l'emploi des pronoms sujets. Parmi eux, en italien néostandard, *lui*, *lei* et *loro* ont supplanté *egli*, *essa* / *ella*, *essi* (ex. : *Lui* [Egli] è sempre in ritardo), même en cas de référence à des objets (ex. : *La mia casa anche lei* [essa], *come me*, *avrebbe bisogno di un bel restauro!*) (Cortelazzo, 2003).

Nous avons montré que la morphologie flexionnelle comme la morphologie antéposée ont une organisation systématique basée sur la hiérarchie vocalique. Le vocalisme des désinences verbales nous dévoile l'origine spatiale de la représentation de la personne fondée sur l'opposition phonétique arrière / avant qui n'est pas autre chose qu'une opposition spatiale interne / externe.

1.4. Le présent du subjonctif

Dans une précédente publication, nous avons montré la systématique de l'inversion de l'opposition *-i / -a* dans les désinences de présent du subjonctif à l'indicatif. Les saisies sur la hiérarchie vocalique prennent tout leur sens quand on cumule les diverses informations que sont : 1) la saisie anticipée par rapport au mode choisi, 2) la position, par rapport au locuteur, de la personne délocutée et de l'interlocuteur (en discours, ce marquage s'annule au subjonctif pour les verbes des 2^e et 3^e groupes mais semble s'inverser pour les verbes du 1^{er} groupe, d'où le sentiment d'une situation paradoxale pour l'observateur), et 3) le choix du groupe verbal (non antériorité : *-a(re)*, antériorité : *-i(re)*, non choix sur cette dichotomie : *-e(re)*).

Regardons les désinences du présent à l'indicatif et au subjonctif :

	Indicatif			Subjonctif		
Gr1	-o	-i	-a	-i	-i	-i
Gr2	-sco	-sci	-sce	-sca	-sca	-sca
Gr3	-o	-i	-e	-a	-a	-a
	pers. 1	pers. 2	pers. 3	pers. 1	pers. 2	pers. 3

Pour comprendre la systématique des désinences italiennes, il nous faut encore élargir le champ de l'observation et regarder l'ensemble de la chronogenèse. L'opposition des signifiants de la saisie anticipée du subjonctif reflète, en italien, l'opposition antériorité / non antériorité qui gère les groupes de verbes. Cette distribution des sémantèmes verbaux organise l'univers des procès envisageables en italien, en distinguant deux ensembles : d'une part, les procès ne requérant aucune préparation mentale pour être appréhendés (non antériorité des verbes du 1^{er} groupe) et, d'autre part, les procès requérant un préalable et les procès pour lesquels cette précision n'est pas pertinente. Le vocalisme utilisé pour les signifiants morphologiques verbaux s'appuie sur une division spécifique de l'espace oral. Il faut poser les limites d'un espace pour pouvoir ensuite user de cet espace en y créant de nouveaux points de repère¹⁷. Sur le temps opératif de la chronogenèse italienne, la première étape (mode nominal) détermine la première limite et, ce faisant, prédétermine aussi l'orientation vocalique de la seconde étape (mode subjonctif). Pour les

¹⁷ Jakobson, 1969 ; Saffi, 2002.

verbes du 1^{er} groupe, la première étape posant le *-a*, la seconde étape cherchera la limite la plus fermée et posera le *-i* ; pour les verbes des autres groupes, la première étape posant le *-i* ou le *-u*, la seconde étape cherchera la limite la plus ouverte et posera le *-a*. Ces saisies anticipées, délimitant l'espace vocalique selon le critère d'aperture, sont les étapes préparatoires à l'exploitation des voyelles mi-ouvertes (ou mi-fermées) *-o* et *-e* pour la morphologie du mode indicatif.

1.5. Prépositions *a*, *di*, *da*

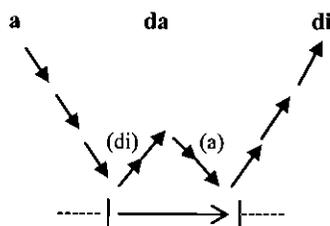
La préposition italienne *a* (< lat. *ad*) représente tous les points d'une ligne de direction jusqu'au point final qui est position, elle exprime ainsi l'idée de direction prospective (*Vado a Roma* « Je vais à Rome ») et l'idée de position en tant que suite immédiate de direction (*Sono a Roma* « Je suis à Rome »)¹⁸. En inversant le cinétisme, on obtient le mouvement de pensée auquel correspond *di* (< lat. *de*) : une direction prospective (de l'origine vers le but) étant donnée, la pensée prend appui sur un instant de cette direction, et la remonte dans le sens inverse jusqu'au point d'origine. Ainsi, dans *Sono di Parigi* (« Je suis originaire de Paris »), l'apport d'existence du sujet prend son origine (direction mentale rétroversive) au point *Parigi*. Mais si l'italien utilise *di* avec le verbe *essere* (*Sono di Parigi*), il ne peut pas l'employer avec *venire* et innove en créant la préposition *da* (*Vengo da Parigi* « Je viens de Paris »). Mais avant de définir le mouvement de pensée associé à *da*, il nous faut préciser ceux de *a* et de *di*, afin de les placer sur le temps opératif, c'est-à-dire sur un axe symbolisant linéairement la durée de temps nécessaire à toute opération de pensée et de langage, comme la conception de l'espace qui nous intéresse ici, et sa représentation systématique.

L'ordre d'apparition des prépositions sur le temps opératif est conditionné par les prérequis notionnels au mouvement supposé par chacune : *a* évoque un mouvement conduisant à un terme, le but visé suppose une direction, elle-même pour exister nécessite un point de départ et un point d'arrivée. Le point d'arrivée est le terme qu'introduit la préposition, le point de départ est la notion qui précède la préposition. On appréhende plus facilement la généralité du point de départ du mouvement de *a* dans le cas extrême d'emploi en discours de la préposition sans qu'aucune notion précédente ne soit spécifiée. Ainsi, dans l'injonction *A casa!* « À la maison ! », peu importe le point de départ, de quelque direction que ce soit, le but final est la maison. Avec la préposition *a*, on va du général au particulier, du point de départ large et indéterminé au point d'arrivée unique qu'est le but visé. Alors qu'avec *a* l'idée de

¹⁸ Notre description s'appuie sur le cinétisme des conceptions psychiques associées aux prépositions françaises *à* et *de*, proposé par Guillaume, 1975 : 255, puis aux prépositions italiennes *a* et *di* par Rocchetti, 1980 : 47-128.

direction précède l'idée de position finale, avec *di* la position initiale précède un mouvement d'éloignement de ladite position : c'est le point de départ qui est particularisé et le point d'arrivée qui est généralisé. Lorsque le point d'arrivée est tellement général qu'il ne peut être cerné, il est oblitéré. Ces descriptions sont cinétiques, mais à tout moment la pensée peut interrompre le mouvement engagé, opérer une saisie et utiliser l'objet obtenu en discours. Tardivement interceptée, la préposition *a* livre le sens qu'on trouve dans *vivere a Palermo* ; et c'est à une interception précoce qu'on doit le sens : *andare a Palermo*, parce que le sémantisme du verbe *vivere* incite à une saisie finale et au positionnement, alors que le sémantisme du verbe *andare* incite à une saisie précoce et à la mise en perspective du point d'arrivée.

Cinétisme des prépositions italiennes *a*, *di*, *da*



La préposition *da* (< lat. *de* + *ab* ou *ad*) est une construction italienne qui fusionne *di* et *a* ; elle évoque un mouvement à l'intérieur d'un lieu mental nettement circonscrit où l'éloignement de la limite de commencement est signifié par la consonne *d* et l'approche de la limite de fin par un *a*. Le mouvement se déroule d'un point de départ à un point d'arrivée, le point d'arrivée étant la notion qu'introduit la préposition, le point de départ celle qui précède la préposition et délimite ainsi un seuil, un passage obligé pour passer de la notion de départ à celle d'arrivée. *Da* fusionne en elle les deux directions prospective et rétroversive et les réduit à un point qui s'étire ou, pour être plus précis, un écart entre deux points. L'intégration de deux cinétismes qui s'annulent fait de *da* une préposition très générale et permet un grand nombre d'emplois. L'italien distingue *Vengo da Parigi* « Je viens de Paris » de *Sono di Parigi* « Je suis de Paris ». Ce qui est en jeu est la capacité de la notion d'existence portée par le verbe *essere* à s'assimiler à un lieu précis comme Paris, et l'incapacité de la notion de déplacement que porte le verbe *venire* à s'identifier à un seul lieu. La notion de déplacement couvre plusieurs points : le point d'origine et tous les points qui représentent le parcours d'éloignement de cette origine. Seule une partie de la notion *venire* est assimilable au point de départ. Le champ sémantique unifié de *da* n'existant pas en français, il correspond dans cette langue à une mosaïque, à première vue hétéroclite, d'outils grammaticaux divers : *à*, *de*, *depuis*, *dès*, *que*, *de quoi*, *chez*, *par*, *quand*, *en*. Pour un francophone, appréhender ce concept équivaut à trouver le point commun entre tous ces outils grammaticaux.

Dans tous les cas, *da* confronte, compare deux notions qui ne sont jamais strictement équivalentes : *comportarsi da adulto* « se comporter en adulte » signifie faire comme si on était adulte, mais ne dit pas que l'on est un adulte ; *una tazza da caffè* « une tasse à café » est une tasse que l'on peut utiliser pour boire du café, mais ce n'est pas une tasse remplie de café ; *la ragazza dagli occhi blu* est une jeune fille dont une des caractéristiques est d'avoir les yeux bleus, sa personne ne se résumant pas à une paire d'yeux ; etc. *Da* se distingue de *di* par le rapport créé entre les deux notions qu'ils relient : l'emploi de *di* rend une identité totale, la notion 1 correspondant intégralement à l'extension de la notion 2, alors qu'avec *da* on obtient une identité partielle. *Una vita di ragazzo* est la vie menée par un jeune homme, *una vita da ragazzo* est une vie digne d'être celle d'un jeune homme, mais qui peut être vécue par un homme mûr qui aime sortir tard le soir et mener une vie de célibataire. L'image mentale de *da*, que nous avons décrite comme une porte, un seuil, ou encore un écart, correspond à ce décalage.

L'opposition vocalique [a] vs [i] que nous avons illustrée dans divers domaines (prépositions, voyelles thématiques, pluriel, etc.) se retrouve également en italien dans les adverbes de lieu afférents aux démonstratifs. L'italien contemporain oppose le couple d'adverbes *qui / qua* (« ici, là ») associé au lieu de l'interlocution, et le couple *lì / là* (« là-bas »), associé à l'espace hors interlocution ; au sein des deux espaces, cette opposition vocalique départage une double conception statique (ponctuel vs étendu). On retrouve la même opposition [a] vs [i] dans les adverbes français : l'adverbe *là* d'espace étendu couvre tout le champ de la proximité à l'éloignement et l'adverbe *ici* d'espace ponctuel ne représente qu'un espace défini par le locuteur. Peut-on pour autant envisager qu'une motivation première du morphème [a] transcende les divers systèmes phonologiques et soit relayée dans les autres langues romanes ?

2. Emplois du morphème [a] en espagnol

Lors du colloque de Libero, à Rennes en 2008, à l'appui de la théorie des *cognèmes* élaborée par Bottineau, Luquet a tenté de démontrer la motivation de certains submorphèmes grammaticaux de l'espagnol¹⁹. De quoi s'agit-il ?

Sur les brisées de Maurice Toussaint²⁰ qui s'est appuyé sur des unités en théorie dépourvues de sens, les phonèmes, pour démontrer à partir d'observations phonético-acoustiques de la structure du signifiant, que se dégage une certaine analogie entre

¹⁹ Luquet, 2010. Le terme d'iconicité présent dans le titre laisse place en effet à celui de motivation au cours de l'analyse. C'est donc bien de motivation qu'il s'agit.

²⁰ Toussaint, 1983.

signifiant et signifié et donc une motivation du signe²¹, Bottineau – appartenant à la linguistique cognitive – a cherché à approfondir ces dernières années cette approche pour défendre une optique quelque peu différente qui s'appuie sur l'arrière-plan cognitif. Prenant ses distances par rapport à la conception de Maurice Toussaint, résolution mimologique, du langage, fondée sur les propriétés articulatoires des phonèmes, Bottineau s'est employé à défendre l'existence de *cognèmes* qu'il définit comme « le plus petit neuro-transmetteur phonique identifié à ce jour »²². À un support phonémique serait associée une instruction cognitive basique, et, selon l'image de Bottineau, le cognème serait une sorte de « logiciel psychique » doté d'un encodage au niveau du cerveau, encodage possédant un fort rendement explicatif par rapport à un très grand nombre d'emplois en discours.

C'est ainsi par exemple que, selon Bottineau, l'instruction phonatoire qu'il convient d'associer au phonème vocalique /a/ le plus ouvert est un encodage de type « accroître le degré d'aperture »²³, instruction phonatoire à laquelle correspondrait, sur le plan psychique, l'instruction cognématique de type [dissociation], [éloignement] et, concrètement, « disjoindre des notions préalablement conjointes »²⁴.

De son côté, par rapport à sa nouvelle théorie des modes²⁵, Luquet a montré la pertinence de cette approche, notamment à travers le formant vocalique [a] que l'on trouve de manière récurrente, et en position stratégique de désinence, dans les formes dites *inactualisantes* qui construisent précisément la représentation d'une mise à distance du procès verbal par rapport à l'univers d'actualité du locuteur, à la différence des formes dites *actualisantes* où le formant /a/ ne présente pas le même principe de récurrence. Luquet observe ainsi que :

[...] le formant /a/ est exploité dans la construction sémiologique de trois des six représentations inactualisantes du verbe espagnol : *cantara, comiera / viviera ; cantaba, comia / vivía ; cantaría, comería, viviría*. Il y est associé dans tous les cas à un événement qu'un sujet parlant se représente en prenant plus ou moins de recul par rapport à son univers d'actualité, un événement qu'il se représente en le plaçant à une distance plus ou moins grande de cet univers²⁶.

²¹ Le principe de départ est que toutes nos images mentales découlent de représentations issues de nos sens, et que, donc, l'expérience sensorielle est un pilier incontournable dans la connaissance de toute chose.

²² Bottineau, 2003 : 225.

²³ *Ibid.* : 222. C'est ainsi que l'on peut lire également dans un autre article : « [...] le contraste *i / a* souligne [en anglais] l'opposition proximal / distal dans les couples *this / that, which / what*, les variations *swim / swam* [...]. Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture de phénomènes. Un schème vocalique *u / i / a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation [...] » (Bottineau, 2010 : 11-12).

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Luquet, 2004.

²⁶ Luquet, 2010 : 79.

Or, si l'on adopte un raisonnement hypothético-déductif, on peut ainsi considérer que si tel phonème vocalique entre en corrélation avec telle instruction cognématique, le même encodage psychique doit pouvoir se retrouver à travers d'autres faits de langue faisant intervenir le même élément. Et ce, au nom du principe simple que la même cause produit le même effet, et que d'un événement, on ne peut affirmer que deux choses : soit qu'il a lieu ou bien qu'il ne se produit pas²⁷.

C'est pourquoi, en vue de vérifier le caractère falsifiable ou infalsifiable de cette théorie – toute théorie visant à s'appliquer dans la continuité –, il nous a semblé intéressant d'explorer cette hypothèse. Nous nous sommes donc donné comme objectif d'analyser les morphèmes grammaticaux en [a] de l'espagnol dans une perspective inspirée des travaux de Bottineau. Concrètement, il a été question d'étudier les différentes valeurs grammaticales du [a] en espagnol à travers ses réalisations discursives les plus remarquables : qu'il s'agisse de [a] comme simple relateur, comme élément recteur dans la syntaxe de l'objet ou encore du [a] – en tant que formant vocalique – des morphèmes grammaticaux de l'espagnol, notamment associé au féminin en espagnol, mais pas seulement. Pour l'essentiel, il s'est agi d'essayer de porter un regard nouveau sur des faits de langue qui ont été jusqu'alors largement décrits et théorisés²⁸.

Étant donné l'espace limité qui nous est imparti, il nous est impossible de détailler l'argumentation. Ainsi, nous nous contentons d'indiquer sommairement les différents faits de langue où les traits [dissociation] et [éloignement] semblent systématiquement marqués par un morphème comprenant [a].

2.1. *A* en tant que relateur

Les instructions cognitives supposées être associées à *a* sont congruentes au modèle géométrique traditionnel du relateur, censé lui-même représenter son signifié de langue couvrant les trois domaines (spatial, temporel, notionnel). On peut en effet retrouver l'instruction psychique [dissociation] à travers la droite verticale symbolisant une limite – *estoy a tu lado*, dissociation de deux plans et atteinte d'une limite sans mouvement – ainsi que l'instruction [éloignement] à travers la droite horizontale qui traduit le mouvement attaché au relateur. Le mouvement étant le déplacement entre deux points, on ne saurait concevoir le cinétisme sans une opération de type [dissociation] et [éloignement] entre deux points, soit le point de départ et le point de

²⁷ C'est l'enseignement qui ressort de la lecture d'un ouvrage sur l'épistémologie scientifique, comme, par exemple, Poincaré, H., *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968.

²⁸ Voir notamment Jimenez, 1996.

visée (*voy a Madrid*). Ainsi, si on s'intéresse, par exemple, au tour *al* + infinitif – issu de la construction du relateur *a* avec l'article *el* –, les grammaires traditionnelles lui attribuent généralement une valeur temporelle et l'associent à l'expression de la simultanéité²⁹. Or, s'il est dans les capacités de la construction *al* + infinitif d'exprimer la simultanéité, il ne peut s'agir, selon nous, que d'une simultanéité ni stricte, ni absolue. Cette construction dirait plutôt la coïncidence entre l'achèvement d'un procès et le début d'un procès second, conformément au représenté de *a* qui construit précisément l'image d'une limite atteinte en fin de mouvement³⁰. Cela signifie que la vision qui est donnée de deux événements saisis par *al* + infinitif est liée au représenté de *a* : celle d'un repère-limite, d'une limite de dissociation, c'est-à-dire une coïncidence ponctuelle plutôt que la représentation de deux procès simultanés envisagés dans leur durée, comme par exemple, dans l'énoncé *Al enterarse de la noticia, los inquilinos se enzarzaron en una pelea*, où *Al enterarse de la noticia* indique que c'est en ce point du temps que commence le procès *se enzarzaron*.

Pour résumer, il semble qu'au cœur du représenté de *a* et de la construction *al* + infinitif, il y ait une visée ponctuelle de la simultanéité (plus qu'une représentation de la durée) et surtout une saisie dissociative des deux procès mis en relation. Une logique dissociative au cœur du représenté de [a], que l'on retrouve d'ailleurs au détour de l'analyse de Jimenez qui souligne que :

[...] la relation d'incidence portée par *a* et son argumentation discursive sont, malgré leur interdépendance fonctionnelle, deux faits bel et bien distincts, qui doivent, puisqu'ils ne sont pas de même nature, être conçus de façon dissociée³¹.

2.2. *A-* comme formant préfixal

Le formant constitutif préfixal *a-* possède en espagnol une double filiation : d'une part, une origine latine (avec la préposition *ad-*), et d'autre part, une origine grecque ($\alpha-$). Le *Diccionario de la lengua española* distingue ainsi les préfixes «*a*⁻¹. (del lat. *ad-*)» et «*a*⁻². (del gr. $\alpha-$, priv.)»³².

²⁹ «[E]sta construcción indica simultaneidad entre el tiempo del evento subordinado y el tiempo del evento principal y equivale a *cuando* con verbo finito» (Bosque et Demonte, 1999 : 3187).

³⁰ Camprubi analyse d'ailleurs la structure *al* + infinitif avec la plus grande nuance puisqu'il parle non pas de « simultanéité » mais de « sorte de simultanéité » et semble justement préférer la notion de simple « coïncidence » pour décrire le tour : « [...] la tournure espagnole *al* + infinitif (*Al entrar me quito el sombrero*) [qui] exprime aussi une sorte de simultanéité ponctuelle entre deux procès, la préposition servant donc à marquer la simple coïncidence d'un fait avec le repère temporel que l'autre fait représente » (1999 : 71) ; nous soulignons. On retrouve également le terme de « coïncidence » dans Pottier, Darbord et Charaudeau, 1994 : 226 : « Le tour *al* + infinitif exprime une coïncidence temporelle entre des propositions ; les effets de sens peuvent varier en fonction du contexte ».

³¹ Jimenez, 1996 : 72-73 ; nous soulignons.

³² RAE, 1992 : s.v. a.

2.2.1. Le a-¹ d'origine latine (del lat. *ad-*)

Ce formant, d'origine latine, est un préfixe très productif en espagnol (*abaratar, alejar, atontar, adjuntar, apartar, adentro, afuera, abajo*, etc.). Si la relation sémantique n'est pas toujours perçue comme transparente, la valeur de ce morphème grammatical en espagnol conserve, en composition, la valeur cinétique et directionnelle originelle de la préposition latine *ad*, c'est-à-dire l'« idée générale de mouvement, de direction, au pr. et au fig. »³³, comme le précise Gaffiot. C'est-à-dire que tout terme qui possède cet affixe déclare une action qui consiste à passer par l'état / l'instrument désigné par la base ou bien par le processus qui consiste à *déboucher sur* l'état / l'instrument exprimé par la racine, une instruction compatible avec le cognème [éloignement] qui serait associé à [a] : «Así, *acalorarse, afiebrarse y acalenturarse* designan los procesos que culminan en los estados que representan respectivamente las expresiones 'con calor', 'con fiebre' y 'con calentura'»³⁴.

2.2.2. Le a-² d'origine grecque (del gr. *ἀ-*, priv.)

Pour ce qui est du formant préfixal d'origine grecque, a-², il possède une valeur privative et négative : «a-². (del gr. *ἀ-*, priv.). Prefijo que denota privación o negación. *Acromático, ateísmo*»³⁵. Et à côté des préfixes à valeur négative comme *des-*, *dis-*, *in-*, on retrouve le formant vocalique *a-* ainsi que l'agglomérat *an-* dans deux autres préfixes à valeur privative, en l'occurrence, le préfixe latin *ab-* (*abjurar, ablación*) – «ab-: prefijo que significa separación» (Moliner)³⁶ –, ainsi que *anti-*, d'origine grecque : «(Del gr. *ἀντι-*). 1. pref. Significa 'opuesto' o 'con propiedades contrarias'. *Anticristo, antipútrido*»³⁷.

De ce fait, en composition, ce morphème introduit une valeur sémantique (ou instruction) contraire au lexème de la base de dérivation. Ainsi, la pertinence des cognèmes [dissociation], [éloignement] semble dans la valeur sémantique privative et contraire de ce préfixe, dans la mesure où un préfixe à valeur privative et contraire consiste précisément à *mettre à distance* et *éloigner* le concept déclaré par la base au point de l'annuler. Et il semble tout à fait naturel (ou motivé) de dire le contraire de quelque chose en ayant recours à un préfixe qui exprime justement une *distanciation maximale* par rapport à la notion déclarée par la base de dérivation à laquelle il est associé.

³³ Gaffiot, F., *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette, 1934, p. 27.

³⁴ RAE, 2010 : vol. 1, § 8.7i, p. 608.

³⁵ RAE, 1992 : s.v. *a-*.

³⁶ Moliner, 1988 : vol. 1, s.v. *ab-*.

³⁷ RAE, 1992 : s.v. *anti-*.

2.3. Le morphème grammatical *a* dans la syntaxe de l'objet

L'emploi du relateur *a* devant un complément d'objet est une question majeure de morphosyntaxe espagnole. On peut émettre l'hypothèse que, de la même façon que les manœuvres syntaxiques du locuteur peuvent le conduire, en espagnol, à conceptualiser le verbe (apport), dissocié de son support ou bien associé à lui en un seul tenant, elles peuvent également l'amener à se donner deux représentations différentes de la relation verbe-objet.

En effet, si le jeu de la construction phrastique permet au COD d'occuper une position contiguë au verbe (*Compraba el diario todas las mañanas*) ou bien séparée (*Compraba todas las mañanas el diario*), il se trouve qu'en espagnol, y compris lorsque le COD est en position de contiguïté et dans certains cas particuliers, la syntaxe permet de le dissocier du verbe par le relateur *a* (*He visto a tu hermano esta mañana*). Le locuteur a même le plus souvent tout le loisir d'accoupler ou de dissocier le verbe du complément, ce qui signifie que, derrière une syntaxe prépositionnée ou non-prépositionnée, c'est toute une prédication qui se trouve mise en place mais différemment selon la construction. C'est-à-dire que, d'un point de vue méthodologique, plutôt que de tenter de répertorier les différentes configurations où apparaît la construction prépositionnée – catalogage qui comporte de nombreuses exceptions et qui n'est donc guère pertinent –, il semble plutôt préférable, d'une part, de conclure à l'existence de deux constructions transitives en espagnol³⁸, et d'autre part, d'éclairer la signification de l'accusatif prépositionnel en cherchant à comprendre ce qui se joue au sein de la relation prédicative lorsque le relateur *a* apparaît et est employé.

En espagnol, le locuteur semble pouvoir opter pour deux types de conceptualisations dans la saisie de l'objet :

– soit il opte pour une représentation unitaire verbe-objet, qui amène à une syntaxe directe (sans *a*), immédiate³⁹. Il s'agit alors d'une syntaxe qui fait concevoir verbe et complément en un seul bloc, comme un tout indivis, c'est-à-dire dans l'entier de l'opération qui possède un gène et un site ; le verbe est alors immédiatement flanqué de son complément et le locuteur livre ainsi en un tout l'image d'une opération qui construit une prédication pleine et entière. L'énoncé *Leí Freud* peut se gloser de la manière suivante : « je dis de moi que j'ai lu Freud ». La construction directe implique qu'on lit Freud comme on lit quelque chose ; elle aligne l'opération « lire Freud » sur

³⁸ En empruntant d'autres voies, c'est l'hypothèse que développe également Delbecque en considérant que la langue espagnole s'est dotée de deux constructions impliquant deux conceptualisations différentes au niveau des actants de la relation transitive (voir notamment 1988, 1999).

³⁹ Le cas extrême est celui des expressions lexicalisées, figées (comme *tocar tierra*, *liar bártulos*, *recibir premio...*), où verbe et objet forment un syntème.

le fait de « lire quelque chose », d'où la glose de Darbord et Pottier : « '*¿Has leído//Freud? / ¿Has leído a Freud?*' », dans le premier cas, il est fait allusion à une lecture comme *simple prise de connaissance* des textes de l'auteur [...] »⁴⁰. Et ainsi, la construction non prépositionnée serait la manifestation d'une telle conceptualisation.

– soit il opte pour une représentation dissociée de la relation verbe-objet qui correspond à une syntaxe indirecte, médiante (avec *a*). Le verbe est marqué dans sa suite par un élément atone proclitique qui constitue un élément de rupture dans la continuité entre le verbe et son complément. On a alors une prédication momentanément incomplète et autant une mise en attente qu'une mise en relief de l'apport informatif. Un agencement où l'on ne peut qu'observer que c'est au relateur *a* qu'il revient de manifester que verbe et complément sont dissociés. Il constitue même la rupture physique de ce hiatus syntaxique. Cette disjonction retarde la charge informative dont est investi le verbe tout autant qu'elle dissocie et fragmente d'autre part l'entier de l'événement, puisque par sa capacité de liaison ce relateur établit la représentation d'une nouvelle prédication. Si l'on dit *Leí a Freud*, l'agencement syntaxique oblige en effet à une opération différente de celle avec la construction directe. Le relateur *a* pose ici l'image anticipée d'un être qui va être mis en place dans l'énoncé. C'est-à-dire que l'apparition du relateur dans la suite du verbe n'est que la déclaration et l'annonce de l'identité notionnelle singulière d'un être à venir⁴¹. Une anticipation qui en fait une syntaxe marquée et une représentation particulière, singulière, emphatique de l'objet, d'où la glose de Darbord, Pottier et Charaudeau, par rapport à l'exemple étudié avec préposition : « [...] dans le second [cas il est fait allusion] à une lecture qui aboutit à la connaissance de la *pensée* de l'auteur »⁴². Une syntaxe qui va dans le sens d'un renforcement tant du verbe introducteur (*leer*) que de l'objet (*Freud*), d'où l'interprétation sémantique proposée.

Ainsi, de la même façon que le locuteur peut en espagnol envisager le verbe comme support et apport (c'est-à-dire, gêne et opération en un seul tenant), il semble que la langue espagnole offre également la possibilité syntaxique d'une double représentation de la relation verbe-objet, dans une visée soit associative (directe, sans *a*), soit dissociative (indirecte, avec *a*), avec tous les effets discursifs qui peuvent résulter du jeu de dissociation syntaxique de deux éléments conjoints (emphase, personnification...). Un rôle fonctionnel qui revient au relateur *a*, dans le cas d'une syntaxe prépositionnée et qui semble être l'indice du fondement du cognème associé à [a] dont les instructions correspondraient à une opération de type [dissociation], [éloignement].

⁴⁰ Pottier, Darbord et Charaudeau, 1994 : 251 ; nous soulignons.

⁴¹ C'est précisément cet aspect qui est au cœur de la lecture qu'en propose Jimenez.

⁴² Pottier, Darbord et Charaudeau, 1994 : 251 ; souligné par les auteurs.

2.4. Le morphème en *-a* au sein du fonctionnement du genre

Au sein de l'opposition générique, *genre marqué* vs *genre non marqué*, le genre non marqué – soit le morphème *-o* en espagnol – possède tout d'abord une distribution plus large et donc un signifié plus général. On l'appelle d'ailleurs parfois *extensif*, en ce sens qu'il a capacité à représenter et inclure les éléments de l'un et l'autre genre. Dans les langues qui opposent plusieurs genres, il fait office de référentiel (*un estudiante* peut ainsi désigner des êtres des deux sexes). Bref, pouvant désigner indifféremment des êtres des deux sexes, on peut considérer que le morphème en *-o* est un morphème de type associatif, inclusif, globalisant et qu'il signifie que l'opposition des deux genres n'est plus pertinente puisqu'il les confond et les neutralise. L'élément non marqué représente donc l'opposition tout entière.

Le genre marqué, en revanche, exprimé par le morphème en *-a*, possède pour sa part en espagnol une distribution moins large et un signifié plus réduit (il est dit parfois *intensif*). La marque est en effet privative et est une manière de signaler une différence par rapport au masculin. Elle affecte le terme marqué d'une limitation dont le genre non-marqué est exempt. À la différence de ce dernier, le genre marqué institue donc une limite dissociative dans la référence : *una estudiante* fait ainsi *nécessairement* et *uniquement* référence à un être de sexe féminin. On le voit, dans la catégorie sémantique du genre, l'asymétrie est donc évidente. Le morphème de genre peut dire cette catégorie de deux manières différentes : si le morphème en *-o* est agglutinant, englobant, associatif et subsume tous les éléments des deux catégories, en revanche, le morphème en *-a* (donc marqué) est dissociatif et de type exclusif. Il possède un trait distinctif et présente en cela comme particularité le fait de tenir à distance certains référents au point même de les exclure de son extension sémantique.

Ainsi, finalement, de la même façon que le morphème grammatical prépositionnel *a* tient lieu de marquage différentiel dans la syntaxe de l'objet, le morphème en *-a* est associé au genre marqué et fonctionne comme genre privatif.

2.5. Le morphème en *-a* et le «femenino de indeterminación»

L'espagnol péninsulaire mais aussi d'Amérique latine possède une série de locutions verbales où l'on trouve la présence du morphème grammatical en *-a* sous la forme d'un pronom clitique féminin de troisième personne du singulier (*la*), ou du pluriel (*las*), c'est-à-dire des constructions du type : *armarla, tomarla con uno, dárselas de, echárselas de, habérselas con uno, apañárselas...*⁴³. De telles constructions posent

⁴³ On trouvera une liste plus substantielle de ces expressions lexicalisées dans RAE, 2010 : § 34.11c, pp. 2650-2651. Pour plus d'exemples de ce type, on pourra également consulter l'article de Spitzer, 1941, de même que Fernández Ramírez, 1986, § 92 : «Femeninos sin referencia», vol. 3.1, pp. 118-120.

un véritable problème d'identification par rapport au fonctionnement pronominal car, à l'analyse, ce dernier ne semble pas posséder d'antécédent déterminé : il ne réfère en fait à rien qui soit grammaticalement féminin ni sexuellement féminin dans le monde phénoménal, d'où l'appellation de «femenino de indeterminación» ou encore de «femenino sin referencia» que l'on trouve dans certaines grammaires espagnoles pour désigner ce genre de tournures.

Or, par rapport à ces expressions lexicalisées en *-a / -as*, sans antécédent déterminé, c'est en termes d'« accession à la signifiante »⁴⁴ qu'il convient de poser le problème, pour reprendre les propres mots de Gracia Barrón. Une observation qui le conduit tout droit, du fait de la perte de l'antécédent non récupérable dans le co-texte, à voir dans ces tournures un mode d'emploi particulier de ces formes et surtout un « coup d'arrêt » dans la mécanique pronominale :

En fait, ces énoncés ne sont que l'accès au discours de l'idée encadrante ; en effet, si, comme nous l'avons montré plus haut – dans la pronominalité de l'être-site – l'idée encadrante est un relais, indispensable mais toujours implicite, vers la découverte de l'antécédent, l'effacement de cet être-site (la perte de l'antécédent), signifie un coup d'arrêt dans la mécanique pronominale au niveau même de cette *idée encadrante*⁴⁵.

Et faute d'élément saturateur dans le mécanisme pronominal, Gracia Barrón en vient à conclure qu'avec ces expressions figées pourvues d'un « élément significateur effacé ou estompé », on est en présence d'une structure signifiante « en elle-même et par elle-même »⁴⁶.

Bref, ces supports formels d'incidence en *-a / -as* possèdent donc un fonctionnement remarquable car ils cessent de dire une existence en relation avec un point d'ancrage, au point qu'on est en droit de s'interroger sur la pertinence même du terme de *pro-nom*, car il semble bien que cela soit en termes de signifiante qu'il convient de poser le problème que posent ces constructions.

Pour conclure, à la lumière de ces éléments d'analyse, on s'interrogera donc naturellement sur la validité de l'hypothèse de départ. Or, nous pensons qu'à travers la description du morphème en *-a / -as*, au sein de ces expressions lexicalisées, il est possible de voir l'une des réalisations du cognème [dissociation], [éloignement] dans

⁴⁴ Gracia Barrón, 1996 : 275.

⁴⁵ *Ibid.* : 279.

⁴⁶ « Dans la recherche de ces fonctionnements *pronominaux* avec les verbes d'action, nous avons également rencontré une série d'énoncés qui ne permettaient pas de découvrir l'identité singulière de l'élément significateur ; on les a appelés *énoncés à élément significateur effacé ou estompé*. Leur analyse a permis de conclure que le mécanisme pronominal pouvait devenir une structure signifiante en elle-même et par elle-même » (Gracia Barrón, 1996 : 327).

la mesure où la relation qui unit le signe à son objet est déliée et détachée de tout support. Et un tel fonctionnement n'est pas sans rappeler celui du relateur *a*, déjà analysé, qui unit et sépare à la fois : en effet, ici, le pronom unit en tant que substitut mais disjoint puisqu'il est, dans le même temps, dissocié de tout référent, dans une forme de disjonction référentielle qui semble permettre de valider la théorie de Bottineau et, notamment, l'instruction psychique de type [disjoindre ce qui est conjoint].

2.6. Le morphème en *-a* comme cognème de [mise à distance] dans le système des déictiques

Les déictiques de l'espagnol composent un système qui se laisse aisément décrire. Une simple description morphologique permet ainsi de dégager deux séries :

– le paradigme des déclinables, les démonstratifs *este / ese / aquel*, avec, pour chacune de ces formes au masculin singulier, une forme féminine (*esta / esa / aquella*) et des formes plurielles (*estos / esos / aquellos, estas / esas / aquellas*), distribuées en formes atones, d'une part (adjectifs) et formes toniques, d'autre part (pronoms), auxquelles s'ajoute une série de formes toniques neutres (*esto / eso / aquello*).

– le paradigme des indéclinables, qui correspond aux adverbes de lieu, et met en œuvre deux thèmes vocaliques, un thème en *-í* d'une part, *aquí / ahí / allí*, ainsi qu'un thème en *-á* d'autre part, *acá / allá / acullá* (**ahá* n'existant pas et n'ayant même jamais existé).

À propos de cette dernière catégorie, les études s'accordent en général pour considérer que la représentation instituée par ces deux séries n'est pas la même :

Aunque existen, como se ha visto, algunas excepciones, la diferencia en la gradación opone generalmente los adverbios en *-í* a los adverbios en *-á*. Suele interpretarse esta propiedad como consecuencia de que *acá* y *allá* designan espacios concebidos como áreas o zonas, más que como puntos o localizaciones específicas, a diferencia de lo que sucede con los adverbios de la otra serie⁴⁷.

Pour résumer, dans un système binaire où le référentiel discriminant est le lieu où le locuteur se perçoit – soit le plan du *moi* et du *non-moi* –⁴⁸, le thème en *-í* est associé à un champ de désignation resserré autour du locuteur, plus précis que le

⁴⁷ RAE, 2010 : vol. 1, § 17.8f, p. 1315.

⁴⁸ C'est également ce que défend Delport pour le système des déictiques de l'espagnol dans son article de 2010. Et on conçoit ainsi que, dans la représentation moins précise que constitue un champ de parcours, la construction de l'espace soit binaire et non ternaire et que, de ce fait, la forme intermédiaire **ahá* n'existe pas dans ce système, au sein de la série en *-á*.

thème *-á* qui élargit le champ de référence dans l'acte de monstration en le dissociant de l'*hic et nunc*, une opposition confirmée par les réalisations de discours les plus remarquables.

On peut en effet opposer *ven aquí* (« viens ici ») à *ven acá* (« viens par ici »), l'injonction avec le thème en *-á* impliquant que la personne apostrophée reste seulement dans le champ de vision du locuteur. De même, lorsque le locuteur veut exprimer son indifférence ou son détachement par rapport à son interlocuteur (ou une tierce personne), il a recours au déictique de distanciation maximale appartenant à la série en *á*, en l'occurrence, *allá*, suivi du pronom correspondant à son interlocuteur ou à la personne dont il parle pour le rejeter dans un espace différent du plan du *moi* (*allá tú, allá él...* = « tant pis pour toi, tant pis pour lui »). Une distanciation et un champ de parcours que l'on retrouve, sur le plan temporel, avec une nuance d'imprécision, dans les constructions du type *allá, por los años ochenta* (« dans les années quatre-vingt »). Mais c'est sans doute à travers la substantivation du déictique *allá*, pour désigner l'indétermination maximale, mystérieuse et métaphysique (*el más allá* = « l'au-delà »), que l'on mesure le mieux la mise à distance maximale, hors champ du *moi*, de la série en *-á*. Enfin, la syntaxe de ces adverbes fait apparaître que le mouvement décrit par leur combinaison (*acá y acullá, aquí y acá, aquí y acullá, allá y acullá, acá y allá*) va toujours d'une zone restreinte, proche du *moi*, vers celle d'une extension plus large avec une forme alourdie en *-á*, qui dissocie ainsi la référence de l'espace de parole du locuteur.

On le voit, cette succession d'une marche à l'étroit, exprimée d'abord par un thème en *-á* puis par un thème en *-í* (*acá > aquí*), corrobore parfaitement la théorie des cognèmes de Bottineau et notamment l'instruction psychique qu'il associe à [a]. D'ailleurs, Bottineau, qui s'est intéressé à l'alternance *i / a* dans plusieurs langues, arrive au constat suivant :

Le constat est simple : l'espagnol et l'italien binarisent, au moyen du contraste *i / a*, des micro-systèmes grammaticaux qui, en français, se présentent sous forme unaire. *De* en français, *dí / da* en italien. *Ici* en français, *aquí / acá* en espagnol, *qui / qua* en italien. *Là* en français, *lì / là* en italien, *allí / allá* en espagnol. Avec une curiosité : l'impression que le contraste *i / a* sous-tend l'opposition optimal / distal en français (*ici / là*), comme il le fait au demeurant dans de multiples langues du monde (avec une énorme bibliographie sur la question) [...]⁴⁹.

L'alternance *aquí / acá* articule plusieurs critères :

- (i) une scalarisation du géocentre *hic* en termes de rayon restreint ou étendu relativement au locuteur. *Aquí* signifierait « ici exactement » et *acá* « ici à peu près ». [...]
- (ii) une distribution de la spécification du géocentre selon l'échelle temporelle de la

⁴⁹ Bottineau, 2009 : 131.

conscience : *aquí* est cataphorique et pose un géocentre précédemment indéfini, il est « amémoriel » dans le système guillaumien [...] ; *acá* est anaphorique et présuppose un centre prédéfini et supposé connu dont il réalise le rappel⁵⁰.

3. Conclusion

Nous avons essayé de montrer que tout morphème comprenant [a] présente les traits [dissociation] et [éloignement] et qu'il s'agit là d'une tendance prégnante dans le système de la langue espagnole, comme dans celui de la langue italienne. Nous avons mis en lumière la logique d'emploi, dans ces deux langues, du phonème [a] au sein de leur système vocalique respectif. Nous avons souligné le lien entre des emplois spatiaux où [a] porte l'information [étendu] (*vs* [ponctuel]) et des emplois pour des signifiants morphologiques verbaux s'appuyant sur une division spécifique de l'espace oral.

Une telle hypothèse ne semble guère extravagante à la lumière des dernières découvertes en neurophysiologie qui ont reposé le problème du rapport entre phonétique et sémantique. Les récentes recherches en neurophysiologie de l'action ont en effet permis de dépasser et de corriger le schéma *stimulus / réponse* selon lequel le cerveau serait une sorte de boîte noire, réduite à recevoir passivement des informations selon un modèle bien établi où la perception *précéderait* l'action. En réalité, la perception serait toujours une action simulée, comme l'avait déjà envisagé le psychologue Janet (1859-1947), pour qui percevoir un objet consistait avant tout à percevoir le mouvement qu'il faut pour effectuer une action avec cet objet. Une vision des choses confortée par la découverte des neuroscientifiques Rizzolatti et Sinigaglia avec les neurones miroirs (situés dans l'aire de Broca), qui ne sont pas seulement activés lorsqu'on effectue un geste mais aussi lorsqu'on voit autrui effectuer ce geste. Une découverte susceptible de contribuer à l'explication du fonctionnement du langage qui aurait évolué à partir d'un système d'imitation gestuelle : de la main, il se serait peu à peu transféré à l'espace buccal (d'où la conception iconique du signe défendue par certains comme *geste articulatoire*). Il en résulte ainsi que le cerveau serait un formidable simulateur et que, par ailleurs, l'interaction entre le corps et nos actions (physiques et cognitives) serait constante.

C'est aussi ce qui ressort des différents ouvrages et études de Berthoz⁵¹ qui montrent qu'une des propriétés du vivant est de développer des stratégies simples par

⁵⁰ *Ibid.* : 139-140.

⁵¹ A. Berthoz est professeur au Collège de France où il codirige le laboratoire de physiologie de la perception et de l'action. Il est membre de l'Académie des sciences et a publié plusieurs ouvrages dans le même domaine, notamment celui de 1997.

rapport à des mécanismes complexes auxquels il est confronté ; une stratégie qu'il appelle la *simplicité*⁵². Elle peut tenir dans le principe du refus, de la sélection, de l'anticipation, du détour mais aussi de la ressemblance et concerne naturellement le cerveau – *émulateur de réalité*⁵³ car la perception est toujours simulation selon Berthoz – et, par voie de conséquence, le langage : « [...] le langage fait partie des mécanismes de la simplicité puisqu'il permet de simuler la réalité en lui substituant des signes »⁵⁴.

Enfin, si « Le langage physifie [...] le mental » et que « Le mental y appelle le physique », comme le déclarait Guillaume⁵⁵, alors, tout bien considéré, il n'y a rien d'aberrant à supposer que ce lien puisse être basé sur des propriétés inhérentes à l'articulation du phonème. Une hypothèse qui peut fonder une approche cognitive du langage en faveur de la cognématique – qui ne retient que certains traits articulatoires – qui pourrait dès lors être interprétée comme une manifestation de la *simplicité*.

Naturellement, il appartiendra à la science de demain de conforter ou d'infirmier de telles hypothèses de travail. Quoi qu'il en soit, la clairvoyance de Maurice Toussaint reste d'actualité et c'est en cela qu'il faut lui rendre hommage.

Bibliographie

- Berthoz, A., *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 1997.
 — *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009.
 Boone, A., Joly, A., *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris - Montréal, L'Harmattan, 1996.
 Bosque, I., Demonte, V. (dir.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, 3 vol., Madrid, Espasa-Calpe, 1999.
 Bottineau, D., « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues » in Monneret, P. (dir.), *Cahiers de linguistique analogique*, 2003, 1, pp. 209- 228.
 — « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai – Philologia*, 3, 2009, pp. 121-151.
 — « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien » in Luquet, G., Nowikow,

⁵² « [...] la simplicité est cet ensemble de solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en anticiper les conséquences » (Berthoz, 2009 : 12).

⁵³ *Ibid.* : 8.

⁵⁴ *Ibid.* : 128.

⁵⁵ Guillaume, 1973 : 121-122.

- W. (éds), *La recherche en langues romanes : théories et applications, Actes du Colloque, Paris 29-30 juin 2007*, Université de Łódź (Pologne), 2010.
- Camprubi, M., *Questions de linguistique romane contrastive*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999.
- Cortelazzo, M. A., *Alcune forme di italiano neostandard. Egli/lui*, Università degli Studi di Padova, 2003. <file:///G:/BUREAU/HDR/italiano%20neostandard/lui%20italiano%20neostandard.htm>.
- Delbecq, N., "Why Spanish Has Two Transitive Construction Frames", *Leuvense Bijdragen*, 87, III-IV, 1988, pp. 387-415.
- « La transitivité en espagnol : deux constructions plutôt qu'une », *Verbum*, XXI/1, 1999, pp. 49-65.
- Delpont, M.-F., « Quand deux et deux font trois : le système espagnol des déictiques » in Le Tallec-Lloret, G. (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute-Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, pp. 55-62.
- Fernández Ramírez, S., *Gramática española*, Madrid, Arco / Libros, 1986.
- Gracia Barrón, J., *De la pronominalité aux pronominalités : le cas des pronoms personnels atones de troisième personne en espagnol*, Atelier National de Reproduction des Thèses, 1996.
- Guillaume, G., *Principes de linguistique théorique*, Paris, Klincksieck, 1973.
- *Le problème de l'article*, Paris, Librairie A.-G. Nizet et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975 (1^{re} éd. 1919).
- *Langage et science du langage*, Paris, Librairie A.-G. Nizet et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1984 (1^{re} éd. 1964).
- Jakobson, R., *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.
- Janet, P., *Les débuts de l'intelligence*, Paris, Flammarion, 1935.
- Jimenez, M., *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible*, Atelier National de Reproduction des Thèses, 1996.
- Lafont, R., *L'être de langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 2004.
- Luquet, G., *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros, 2004.
- « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol » in Le Tallec-Lloret, G. (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, pp. 73-85.
- Moliner, M., *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 1988.
- Nobile, L., « L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard », *Rivista di Filologia Cognitiva*, 2003. <<http://w3.uniroma1.it/cogfil/fonosimbolismo.html>>.
- « La voce allo specchio. Un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane », *Atti del XLII Convegno internazionale di studi*

- della Società di linguistica italiana, Pisa, Scuola Normale Superiore, 25-27 septembre 2008. <<http://www.lucanobile.eu>>.
- Pottier, B., Darbord, B., Charaudeau, P., *La grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Éditions Nathan, 1994.
- RAE (Real Academia Española), *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992 (vigésima primera edición).
- *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Libros, 2010, 2 vol.
- Rizzolatti, G., Sinigaglia, C., *Les neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob, 2008.
- Rocchetti, A., « De la forme vers le sens : le système des sons de la langue italienne », *Sens et Forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane*, thèse de Doctorat d'État, Sorbonne-Nouvelle Paris 3, 1980.
- Saffi, S., « La faute de conjugaison, une conséquence de l'exercice de traduction ou le reflet de l'évolution du système verbal ? », *Cahiers d'Études Romanes*, 7, vol. 1, 2002, pp. 125-166.
- « Discussion de l'arbitraire du signe. Quand le hasard occulte la relation entre le physique et le mental », *Italies*, 9, 2005, pp. 211-234.
- *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010.
- « Aspect et personne sujet dans les désinences verbales en italien et en français : une représentation basée sur un référentiel spatial phonologique » in Nobile, L. (dir.), *Formes de l'iconicité en langue française*, n° thématique du *Français Moderne*, à paraître en 2014.
- Sato, M., « Représentations verbales multistables en mémoire de travail : Vers une perception active des unités de parole », *In Cognito (Cahiers Romains de Sciences Cognitives)*, 2(2), 2004, pp. 125-127.
- Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par T. De Mauro, Paris, Payot, 1979.
- Spitzer, L., «Feminización del neutro», *Revista de filología hispánica*, 3, 1941, pp. 339-371.
- Toussaint, M., « Exemplaires » (suite de l'article du même nom publié l'année précédente dans le vol. III), *Anuario de estudios filológicos*, IV, 1981, pp. 265-273.
- *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier, 1983.